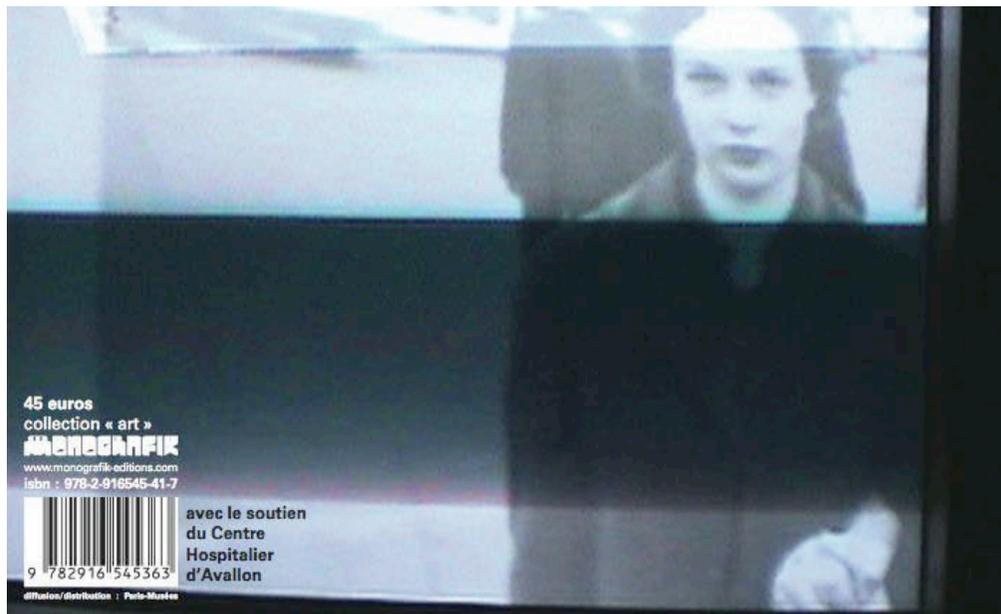


Dossier de presse

PARCE QUE JE RÊVE PAS

Alzheimer, paroles et portraits



Contact presse :

Anne Chambrillon
Me Myself & I
achambrillon@wanadoo.fr
06 61 76 29 44

un livre et un DVD de Pascale Kaparis

Monografik Editions
avec le soutien du Centre Hospitalier d'Avallon

photographies : © pascale kaparis 2007

Sommaire

Argumentaire du livre / Page 4

Argumentaire du DVD / Page 5

Extraits du livre / Page 6

Entretien de Pascale Kaparis avec Sylvain Masschelier / Page 9

Extrait du livret du DVD, texte de Sylvain Masschelier / Page 12

Extraits d'interviews / Page 14

Chantal Dalmas, psychiatre

Alain Ansart, directeur du Centre Hospitalier d'Avallon

Jean-Louis Belin, gériatre

Biographie, bibliographie Pascale Kaparis / Page 17

Parce que je rêve pas est publié par Le Centre Hospitalier d'Avallon. Il présente des paroles et des portraits de six personnes touchées par la maladie d'Alzheimer, et fait partie d'une oeuvre plus large *Restitutions*. Les séquences et photogrammes du livre sont issus de vidéos réalisées par l'artiste dans l'hôpital. Ce travail a également débouché sur la réalisation d'un film avec l'édition d'un DVD.

Pascale Kaparis

Parce que je rêve pas

Livre / 136 pages / 15 x 25 cm



Pascale Kaparis pose un regard sur des malades Alzheimer.

Comme dans son précédent travail, l'artiste réalise avec sa caméra des fragments d'identité, mouvements d'une seconde, révélés par le toucher de sa caméra sur la peau. Là encore, la peau est pour Pascale Kaparis un vecteur de l'identité.

L'identité des personnes malades est ici vacillante, instable et s'accorde avec la vidéo et les images dilatées des photogrammes de l'artiste. Pascale Kaparis précise qu'il s'agit aussi de restitutions sociale et identitaire.

Regarder. Je l'ai fait.

Je n'ai pas filmé ce que j'ai vu à ce moment là.

Ces images du début sont en moi associées au vide, à la dépersonnalisation et la perte d'identité, au lit d'hôpital, à l'angoisse. Ces images que l'on ne verra pas fondent ce livre.

Au-delà encore, les yeux fixes au corps flottant, les lits vides, les écrans noirs des télévisions, instantanés de l'attente.

Les portraits et images du livre sont des repères, des marques.

Ce sont des restitutions. Des états manquants. Ce très peu d'image pour chacun d'eux a un caractère instable, fugitif, non permanent.

L'image vidéo, la matière orale des mots et phrases et le sujet lui-même accentuent cette fragilité.

Parce que je rêve pas, PK 2007 / Dissociée, extrait

Textes de Alain Ansart, Pascale Kaparis, Jean-Louis Belin, Chantal Dalmas.

Monografik-éditions – Diffusion/Distribution : Paris-Musées / ISBN : 978-2-916545-41-7

Pascale Kaparis

Alzheimer, paroles et portraits

DVD / VIDÉO 28'13

La Morlande. A l'écart d'Avallon, ce plateau se détache comme une île. Les personnes âgées des communes avoisinantes y sont regroupées. Ici, à l'écart de la ville et du monde, se trouve l'Unité de Soins Longue Durée. Pascale Kaparis effectue pendant l'année 2007, à La Morlande, plusieurs prises vidéos de malades d'Alzheimer. Sa réflexion et sa recherche sont engagées par Alain Ansart, directeur du Centre Hospitalier d'Avallon à l'occasion d'une construction sur ce site.

Le film apparaît tout entier comme un long rêve, qui mêlent des images fortes, troublantes, comme celles qui nous restent au réveil, où le rêveur, qu'il soit vidéaste ou spectateur, occupe toutes les places.

Sylvain Masschelier, agrégé de lettres / membre de A.L.E.P.H.

Pascale Kaparis a filmé les patients pour ce qu'ils sont réellement dans leur essence même et dans leur nudité sans rajouter quoique ce soit pour frapper qui que ce soit. Il sont eux tels qu'ils sont exactement et je pense que c'est ça qui fait que la maladie est rendue aussi bien dans son sens et dans son essence et que si on est frappé par l'émotion, ça vient vraiment du patient lui-même et non pas du regard du cinéaste.
Chantal Dalmas, psychiatre

1ère présentation du film à Lille en Novembre 2007 auprès de A.L.E.P.H., Association Lilloise pour l'Etude de Psychanalyse et de son Histoire.

Moyen métrage - Langue française - 28 min 13 - 2007 - © Pascale Kaparis 2007

BONUS DVD

- Interview de Pascale Kaparis par Sylvain Masschelier
- Interviews de Alain Ansart, directeur du Centre Hospitalier d'Avallon, Jean-Louis Belin, gériatre, Chantal Dalmas, psychiatre

Format : 4/3 - Son : DOLBY DIGITAL MONO

Monografik-éditions – Diffusion/Distribution : Paris-Musées / ISBN : 978-2-916545-54-7



Extraits

Parce que je rêve pas

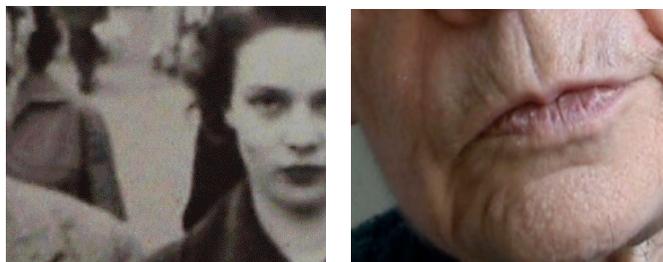
Pascale Kaparis

JE NE RÊVE PAS NON JE RÊVE PAS DE RIEN JE RÊVE PAS AVANT J'ÉTAIS BEAUCOUP RÊVEUSE JE CROIS
MAIS JE RÊVE PAS EN VIEILLISSANT ÇA S'EFFACE
PEUT-ÊTRE C'EST ÇA ÇA S'EFFACE JE VOIS PAS CE QUE JE POURRAIS RÊVER ET POURTANT J'ÉTAIS
DRÔLEMENT RÊVEUSE (...)

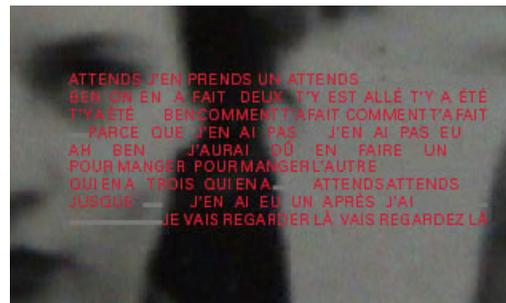


(...) JE SUIS PLUS DU TOUT RÊVEUSE ÇA VIENT DU CERVEAU ÇA PARCE QUE JE RÊVE PAS SI JE RÊVAIS
C'EST CE QUE J'AURAI VÉCU DÉJÀ
J'AURAI ÉTÉ AU BORD DE LA MER JE ME SERAIS BAIGNÉE SI JE RÊVAIS ÇA JE M'EN RAPPELERAIS MAIS
NON JE SAIS QUE J'AI ÉTÉ AU BORD DE LA MER (...)

Toute seule, toute seule, toute serrée. C'est une femme qui parle avec des 2, des mmm, et quelques mots, j'en prends un, t'es arrivé. Toute seule, toute seule. ces petits mots sont comme des lianes lancées dans le vide. La voix comme geste pour toucher répétition lente et décalée. La voix dans les yeux plus que dans la bouche. Une voix de gorge mais pas de langue



(...) J'AVAIS DE BEAUX OBJETS MAIS JE ME RAPPELLE PLUS COMMENT ILS SONT LA
MÉMOIRE S'EN VA SI JE LES VOYAIS JE LES RECONNAITRAIS OUI J'AVAIS DE BEAUX
OBJETS JE CROIS QU'IL Y AVAIT MÊME DES OBJETS CHINOIS J'AIMAIS BIEN LA CHINE
TOUT CE QUI ÉTAIT CHINOIS



ATTENDS J'EN PRENDS UN ATTENDS
BEN ON EN A FAIT DEUX T'Y EST ALLÉ T'Y A ÉTÉ
T'Y A ÉTÉ BEN COMMENT T'AS FAIT COMMENT T'AS FAIT
PARCE QUE J'EN AI PAS J'EN AI PAS EU
AH BEN J'AURAI DÙ EN FAIRE UN
POUR MANGER POUR MANGER L'AUTRE
QUI EN A TROIS QUI EN A ATTENDS ATTENDS
JUSQU' J'EN AI EU UN APRÈS J'AI
JE VAIS REGARDER LÀ VAIS REGARDER LÀ



LES MAISONS OUI C'EST MIEUX QUE CE QUE L'ON
VOIT LÀ JE NE SAIS PAS SI J'AI ENCORE UNE MAISON
J'EN SAIS RIEN (...) C'EST UNE BELLE MAISON YA UN
JARDIN C'EST BIEN MAIS J'Y VAIS JAMAIS PUISQUE JE
SUIS TOUJOURS ICI (...)



Il s'agit d'un face à face avec un mur. Une face est le mur. L'autre face est le visage d'une femme qui regarde le mur. La face du mur est dure, non perméable, fermée, sans paroles, sans échos, cette femme parle quand même, se donne à entendre sa propre voix comme une nourriture nécessaire. Une litanie faite de mots scandés, répétés, oubliés, repris.

**Extraits de l'entretien
de Pascale Kaparis
avec Sylvain Masschelier**



SM : Dans ta relation avec ces patients, on ne sent pas d'exigence, de requête, d'injonction (...) Ici on se dit qu'il y a de la part du vidéaste une prise sans emprise, un principe de délicatesse, un regard d'artiste sans hystérie. Est-ce que tu peux parler un peu plus de ce rapport que tu as eu avec elles, ces personnes, sans qu'il y ait forcément exigence et injonction de ta part ?

PK : Quand je filme je m'oublie. Ce que je veux dire par là c'est qu'il y a deux choses, d'une part, deux personnes ensemble, moi et l'autre, et ce rapport de deux personnes, c'était un rapport sans frontières. Ensuite il y a, moi, l'autre et la caméra. Hors à partir du moment où je filme, il se passe la chose suivante, c'est que je ne comprends plus ce que l'on me dit, je suis complètement dans l'image et ma présence est presque intensifiée du fait de la caméra mais avec des perceptions modifiées. Je rentre en communication de manière plus forte avec la personne et à la fois je suis absente et la personne prend toute sa place. Il y a un phénomène de cet ordre.

SM : (...) Ici tu es comme un truchement, un interprète et cela dans une grande réserve qui m'évoque même par exemple celle de Depardon quand il était à San Clemente.

PK : Ce qui était important pour moi c'était juste l'état des choses que j'avais sous les yeux. Je filmais cet état, sans comprendre. Au fur et à mesure que j'avais, je ne savais pas ce que c'était. Au montage, j'ai vu les visages. Je réalisais qu'il y avait des choses que je ne pouvais pas atteindre, qui restaient comme un globe lisse, un noyau qu'on ne peut pas percer.

SM : Alors ce noyau qu'on ne peut pas percer, c'est peut-être justement ce que Freud appelait l'ombilic du rêve. Le titre reste pour moi très énigmatique, parce que je rêve pas. Le rêve, c'est la voie royale d'accès à l'inconscient et au désir mais ce n'est pas la seule ; or le film, dans son parcours, son caractère itératif, sa logique qui n'est pas chronologique, ses énoncés qui mêlent souvenirs d'enfance, comparaisons, ses images fortes, troublantes, peut tout entier paraître un rêve déplié où le rêveur, qu'il soit vidéaste ou spectateur, occupe toutes les places. En sorte que l'on pense, alors même que tu nous rends dans ce film à la réalité la plus intraitable, on pense trouver aussi une autre réalité psychique, onirique, qui instaure un autre monde. Est-ce que tu as eu le sentiment de rentrer dans cet autre monde ?



PK : L'idée du rêve, ça reste encore le mystère. Quelque chose sur lequel on revient et qu'on ne comprend pas, et sur lequel on revient et on revient encore parce qu'on aimerait bien comprendre. Par exemple ce titre, parce que je rêve pas, énonce une chose impossible et en cela est un mystère entier. Et cette femme qui dit parce que je rêve pas, je trouvais que c'était tellement important de le dire à tout le monde. Comment peut-on expliquer qu'on ne rêve pas ? C'est un vide. Et en tant que mystère, comme un texte est mystérieux ou une œuvre reste un mystère, on y revient pour y lire et relire, pour se ressourcer et comprendre davantage. C'est une richesse. D'ailleurs cette femme parle de ce manque avec des pleins, ses souvenirs de bords de mer. L'accès à ce monde psychique s'est produit au montage. Il y a un rythme des sons et des images qui se juxtaposent par couches successives et font que l'on tisse ou que l'on trame les fibres qui font l'image, peut-être celles des rêves.

SM : Il y a ce plan dans le film et ce zoom sur une photo en noir et blanc, un portrait de jeune femme, et en le regardant, on en tire un drôle de savoir. Habituellement, il n'y a qu'un écart qui se creuse entre le portrait de la grand-mère en jeune femme et ce qu'elle est devenue car elle peut retracer ce chemin qui l'y a conduit. On pense à la fin de la recherche de Proust, lors de la soirée de l'hôtel de Guermantes où le narrateur et le lecteur font l'expérience du méconnaissable et de la méconnaissance. Le temps retrouvé, ce serait ici plutôt le temps de l'identité perdue et cette maladie nous confronte à du temps pur, un temps de perte pure. Est-ce que tu peux nous dire un peu plus sur ces images du passé que tu as voulu faire revenir à la surface, tout en sachant qu'on ne s'y retrouverait pas ?



PK : Ce passage en noir et blanc c'est le temps fort du film. Une perte des repères aussi. Le noir et blanc, qu'est-ce que ça représente ? Ici c'est le présent.

Le présent qui arrive aujourd'hui, en noir et blanc, avec une très grande force, et qui est au même plan, tu parles de surface, qui est sur le même plan d'eau que la réalité de la femme qui est montrée, Marie-Thérèse, qui parle avec des « deux », qui revient sur ce qu'elle dit, qui dit des choses importantes. Elles sont situées sur le même plan ces deux femmes. Ces deux femmes-là sont les mêmes, elles sont dans le même temps aussi. C'est effectivement une quête d'identité ou plutôt l'identité est quelque chose qui est au centre auquel je ne sais pas répondre, je le dis parce que je me suis posée la question, c'est-à-dire que je me suis dit que je restituais des parts d'identité extrêmement fugaces de ces personnes puisqu'elles s'effacent, ces personnes s'effacent, c'est comme si tout d'un coup elles ne sont plus précises, elles sont brouillées. Cette image en noir et blanc qui arrive, elle est parfois brouillée, mais elle est aussi insistante, elle est insistante à la fois sur le regard de cette femme, le corps de cette femme, la tenue de cette femme au milieu des autres et avant tout, c'est une femme qui résiste.

Extrait du livret du DVD

La Morlande / Sylvain Masschelier

Ce qu'il a oublié ne l'oublie pas. (Louis-René des Forêts, *Ostinato*.)

Dans une nouvelle intitulée *Monsieur Maléfique*, l'écrivain américain Truman Capote imagine un voleur de rêves. On serait tenté de le retrouver en écoutant Ghislainne, tandis que Pascale Kaparis nous emmène sur les traces d'un voleur de souvenirs dont on ne sait pas le nom. Peut-être de l'avoir oublié.

« J'aurais été au bord de la mer. »

Alors parfois une phrase revient à la surface et tout un océan l'environne, mais bientôt elle est agitée d'un ressac qui sans cesse la fait échouer à atteindre son rivage où on l'attend. Si la vieillesse est un naufrage, la maladie d'Alzheimer ferait plutôt penser à un navire qui n'en finit pas de subir des voies d'eau, d'être renfloué pour un nouveau roulis, d'émerger pour un nouveau tangage, pour un mal qui touche, qui touchera nos mères et nos pères.

« En vieillissant, ça s'efface. »

Et pourtant, nul maléfice à cela. Mais une lente congélation émotionnelle, avec des longs moments de banquise et de banquette, puis de temps en temps des fontes, des fondus, et un bon fond qui remonte dans un regard. Peu d'explorateurs, peu de Charcot, le fils, à barrer vers ces icebergs en formation et à la dérive ; peu de Charcot, le père, à écouter les litanies de ceux que l'on laissait à la démence sénile. Mais des gériatres, des psychiatres et des artistes qui, comme aux temps héroïques de ce dix-neuvième siècle qui fut celui des parents de ces patients, cherchent à lancer une expédition au long cours, bannissent les visites expéditives, et gagnent l'ancien monde comme on gagne le rivage des aïeux dans la mythologie grecque, pour les saluer dignement. D'où cette impression confuse que laisse ce film, puissant comme ces scènes de *nekuia* où, lors d'une visite dans le royaume d'outre-monde, après avoir donné l'obole au passeur, on voit défiler les visages de ses anciens, qui viennent nous ramener à notre destin.

« Je ne sais pas si j'ai encore ma maison, je sais pas. »

Ce n'est pas le hasard qui a guidé les pas de Pascale Kaparis de Paris vers Avallon. Si la vieillesse est « une voyageuse de nuit », pour reprendre la phrase de Chateaubriand, ce voyage nous emmène bien plus loin que la Bourgogne, et plus loin que le bout de la nuit. Avalon évoque déjà les temps anciens, les temps mythiques, ceux des légendes arthuriennes, de cette île où règne Morgane, mais où Viviane n'est pas très loin dans les eaux qui l'environnent. C'est le lieu des *finis terrae*, du départ vers les îles originaires, vers les havres gris, et où règne une atmosphère étrange, entourée des brumes qui sont présentes dans le mythe et dans la mémoire de ses habitants. Quelques silhouettes et visages vous resteront justement en mémoire...

« Tu la vois la casquette de marin ? »

Là-bas, dans la Bourgogne romane, on entend encore le chant des matelots, comme Marc, qui n'était pas capitaine, mais nous y emmène.

La mer infiniment recommencée, « l'éternité allée avec le soleil » disait Rimbaud, n'est pas bien différente de la vieillesse. Ressasser, si l'on se souvient de l'étymon, de la racine, c'est passer à nouveau au tamis.

« Je ne me rappelle plus mes rêves. »

De tout ces souvenirs, de tout ce sable déposé par une existence, qui longtemps, comme dans le conte d'Hoffman, a endormi l'enfant qui sommeille encore dans l'adulte, il reste si peu à l'âge du ressac. Parfois, dans ce que la psychiatrie nomme « délire », un seul mot revient ou une seule phrase fait retour. Ces hommes et femmes parcheminés laissent simplement davantage de souvenirs au tamis, de jour en jour, pour n'en retenir parfois qu'un seul, une casquette de marin, une journée à la mer, et dont l'insistance et la perpétuelle remembrance rendent sensible un infini au moment même où la vie pourrait sembler finie. Alors, il est toujours possible de chercher sa consolation dans les promesses de la neurologie qui évoque les dégénérescences, les trous, les espaces vides, et la façon d'empêcher le tamis de s'agrandir, et l'homme au sable de venir.

« J'étais rêveuse dans le temps mais là je suis plus du tout rêveuse... ça vient du cerveau ça... »

Devant ces visages dont l'expression vacille, tour à tour fixant la caméra et le regard, pour s'absenter ensuite, devant ces bouches un peu plus édentées de jour en jour, qui se referment sur leur silence et les espaces vides qui peu à peu s'y créent, il faut entendre ce que dit *la bouche d'ombre* comme nous y invitait Hugo, et suivre Pascale Kaparis dans sa recherche d'une *connaissance par les gouffres* pour reprendre la formule d'un autre grand poète, Henri Michaux. Dans nos sociétés marquées par le jeunisme et le post - exotisme, le véritable ailleurs, c'est la vieillesse, et la véritable altérité, ce qui a pris le nom d'un psychiatre allemand, Alzheimer, sur la proposition d'Emil Kraepelin.

« J'en ai pas eu. Qu'est-ce que tu veux, ah... regarder ? »

Il fallait un film d'artiste pour donner forme à ce qui reste un manifeste politique, sans slogan, sans objet de revendication, sans militant, sans défilé, sans théoricien. L'art vidéo se prête à sonoriser ce qui n'est pas même de l'ordre de la plainte et fait entendre en boucle le manque qui se creuse et qui ne formule aucune demande.

« C'est à croire que je ne rêve plus. »

Le beau titre même, *parce que je rêve pas*, nous renvoie à la possible disparition du désir qui nous soutient, celui dont le rêve est la manifestation pour Freud, cette extinction progressive du désir que les analystes nomment *aphanisis*, ce serait peut-être aussi ce dont souffrent Ghislainne, Blanche, Marc... Mais ce serait aussi la confrontation à l'intraitable réalité que l'on pourrait entendre : alors l'image de la caméra vient à peine les réveiller, son défilement se fait plus lent, et le son enregistré se laisse filtrer, prendre dans une chambre d'échos, ceux de l'enfance. « Il n'est de pays que de l'enfance » disait Roland Barthes, et à voir ce film, on sait qu'il n'est d'océan que de la vieillesse, à condition de préciser que l'enfance y prend enfin le large...

« Comme là, j'aurais été au bord de la mer, (...) si je rêvais ça, je m'en rappellerais... »



Chantal Dalmas

psychiatre

La démence c'est un mot qui s'appliquait à l'origine à la folie puisqu'il a été utilisé la première fois par Kraepelin à propos de la schizophrénie. Après c'est un terme qui s'applique dans le langage courant à propos de tout ce qui sort du raisonnable et qui s'est appliqué aussi aux patients atteints de la maladie d'Alzheimer et aux maladies apparentées, puisque ce sont des gens qui ont perdu leur raison. Donc il y a la notion de perte de chose logique et raisonnable.

(...)

Le mot dément a la notion de démentir quand il s'agit de la maladie d'Alzheimer par rapport au fait que ces patients qui sont hors de leur esprit sont aussi du coup hors de l'artifice, hors du mensonge, hors de l'esprit on dirait plutôt hors de raison.

(...)

C'est-à-dire que pour moi, ce sont des patients qui ne mentent plus, qui sont sortis du masque, donc qui ne sont plus des personnages avec les défenses psychologiques, les conventions sociales et toutes sortes d'artifices qui sont nécessaires, et qui se présentent de la manière la plus absolue ou dans une espèce de nudité, qui, probablement, renvoie des choses difficiles mais qui leur correspond bien.

(...)

Que ces gens qui sont proches de la mort, ils ont peut-être quelque chose à nous apprendre de cette mort là et de l'intégration de la mort dans la vie et de tout ce qui peut avoir avec une chaîne de vivants-mortels, et de transmission et que, elle est quelque chose de nécessaire...

À dire quelques mots du film, à propos de cette recréation du temps et à propos de ce monde en partance, de cet espace transitionnel.. on est situé en dehors du temps, et le film restitue très bien cet en-dehors. On est toujours dans le sens de démentir et dans ce que vivent ces patients là, à la fois sur les plans extrêmement dépouillés, sur cette lenteur des images et sur les répétitions qui me semblent rendre tout à fait l'essence du vécu de ces patients et ce monde très à part qu'ils sont en train de vivre et en train de ressentir ... C'est ce que j'ai trouvé très frappant et très bouleversant dans ce film qui nous fait rentrer dans leur monde d'une manière qui n'a pas été restituée jusque là, parce que tout ce que j'ai pu lire ou voir à propos de la maladie d'Alzheimer étaient des choses qui avaient un rapport avec le regard de l'autre, quelque chose qui avait avoir soit avec la folie, soit avec la notion d'étrange angoissant, et Il me semble que dans le film de Pascale Kaparis, l'autre est complètement effacé par rapport au sujet, l'artiste s'est effacée par rapport au monde des patients.



Alain Ansart

directeur du Centre Hospitalier d'Avallon

Le spectateur va être interpellé par les images qu'il va voir, par les sons qu'il va entendre, et sa première question va être de s'assurer que c'est bien la réalité et que ce n'est pas un scénario, une démonstration avec quelque chose qui se cache derrière. C'est choquant c'est inhabituel, et je crois que c'est l'œuvre artistique qui le veut par nature. Interpeller.

(...)

Il ne s'agit pas pour nous d'essayer de développer une théorie médicale, une théorie de prise en charge, une théorie d'aide à la guérison, d'aide aux maintiens des capacités. Il n'y a pas d'autre vision dans notre démarche que d'offrir un objet artistique à des personnes qui ont des problèmes psychiques ou psychiatriques même.

(...)

L'un des intérêts de cette démarche était effectivement d'aller on ne sait pas où mais d'y aller, et d'évoluer... on a fait des points ou communications téléphoniques ou échanges de mails réguliers pour voir, se conforter, être sûr.. mais c'est vrai qu'aller on ne sait pas où est quelque chose de très agréable, et dans une démarche mettant en avant les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, aller on ne sait pas où ce n'est pas idiot non plus, c'est leur rendre hommage quelque part.



Jean-Louis Belin

gériatre

Devant une personne âgée, il faut penser qu'elle a été enfant, adolescente, trentenaire, quarantenaire, qu'elle a tout traversé, et pourquoi tout d'un coup à partir de soixante quinze, quatre vingt ans, elle bascule dans une espèce de no man's land, alors qu'elle a des sentiments, il n'y a pas de sujets tabous, on peut parler de sexualité, on peut parler de tous les sujets...mais tout à coup quand on plonge dans la vieillesse, on ne fait peut-être plus partie des humains à part entière.

C'est presque la peste du cerveau. C'est une maladie qui fait peur parce qu'il n'y a pas de traitement, du moins pas de traitement efficace, c'est une maladie qui a tendance à toucher de plus en plus de personnes puisqu'il y a de plus en plus de personnes qui vieillissent. On perd le contrôle de soi, la pensée est atteinte, on perd la mémoire, on perd son libre-arbitre donc c'est très grave pour une personne de penser qu'elle va devenir entre guillemets folle parce que ce n'est pas vraiment de la folie, c'est perdre la tête et ça fait très peur de perdre sa liberté, d'être à la merci de tout le monde. On perd un peu ce qui fait l'essentiel de l'humain.



Chantal Dalmas

psychiatre

Je pense qu'il y a une récréation, une récréation au niveau des personnes, au niveau de leur famille, au niveau du monde spatial et au niveau du monde temporel, donc qu'il y a une récréation du passé et je ne sais pas s'il y a une récréation du futur. Je ne sais pas si le futur existe quand on a plus de mémoire, en tout cas, il y a forcément une récréation du temps.

Biographie, bibliographie

Pascale Kaparis

Née à Casablanca. Vit et travaille à Paris.

Expositions / Manifestations

2008 : *Restitutions II, Alzheimer scènes et représentations*, Vidéos, Unité de vie Alzheimer, Centre Hospitalier d'Avallon, France

2007 : *Restitutions I, Alzheimer paroles et portraits*, Vidéos, Centre Hospitalier d'Avallon, France / Edition en oct. 2007 *Parce que je rêve pas*

2006 : *Corps-maisons*, Séries photographiques, Europe / *Acting out*, Villa Oppenheim, Berlin / *Mizu no miyako*, *Résonances 2006*, Ircam, Paris

2005 : *Silences*, Mémoire Magnétique, Paris / *Ika no Yume*, Paris / *Miyako jima*, *Vies et formes substituées*, Cnap, Paris / Tokyo

2004 : *Films et Photographies*, Mémoire Magnétique, Paris / *Exposed*, BioPicture Festival, Marseille / *Voile Rouge / L'oubli des mots*, Galerie Bij de Boeken, Ulft, Pays-Bas / *Figures internes 2*, *Compassion*, *Exactions / L'oubli des mots*, Huntenkunst, Doetinchem, Pays-Bas / *Zai-Batsu Projet 126*, Lyon

2003 : *L'oubli des mots*, Odapark, Venray, Pays-Bas / *Oxymore*, Galerie Médiane, Paris

2002 : *L'oubli des mots*, Chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, Paris

2001 : *10 mars 2001*, Paris

2000 : *Artistes et Carillons*, Salle des cloches, Esquelbecq / *Pensées d'Artistes*, Prieuré Notre-dame des Anges, Tourcoing / *Bibliographie / Editions videofilms*

Catalogues

Parce que je rêve pas, Monografik-éditions, Paris.

Acting out, Villa Oppenheim, Berlin.

Casablanca-Hiroshima, Mémoire Magnétique, Paris.

Huntenkunst Mai 2004, Doetinchem, Pays-Bas.

Oxymore, Galerie Médiane, Paris.

L'oubli des mots, Odapark, Venray, Pays-Bas.

Vidéos

Parce que je rêve pas, 28'13, Monografik-éditions.

Acting out 40' / Hiroshima - Cri - Vol - Marge 1 et 2 - Bris - Chair - Radiance 1 et 2 - Rêve 1 à 3 - Pores - Membranes 1 et 2 - Métamorphose. / CULTURESFRANCE, Mémoire Magnétique, Villa Oppenheim. *Mizu no yume 7'*, CNAP. *Exposed 5'*, Mémoire Magnétique. *J'ai vu le soleil fondre de chaleur 12'*, Mémoire Magnétique.

Ika no yume. Série 1 à 18. Babiloff.free.fr.